

Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL
à partir de la 17^e édition de 1943,
Zentralverlag der NSDAP,
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / avril 2018**

Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable,
nous recommandons vivement celle de l'article
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,
sur ce même site.*

Premier volume (1925)

Chap. 9 : Le Parti allemand des travailleurs

Un jour, je reçus du service dont je dépendais hiérarchiquement l'ordre d'aller voir ce qu'il en était d'une association apparemment politique qui, sous le nom de « Parti allemand des travailleurs », avait l'intention de tenir une réunion dans les prochains jours et au cours de laquelle il était prévu que Gottfried Feder prenne lui aussi la parole ; je devais m'y rendre, observer ce qui se passait dans cette formation, et faire un rapport.

La curiosité que l'armée manifestait à l'époque envers les partis politiques était plus que compréhensible. La révolution avait donné à tout soldat le droit d'avoir une activité politique, ce dont même les plus inexpérimentés ne manquaient pas désormais de faire le plus large usage. Ce n'est qu'au moment où le Centre catholique et la Social-démocratie furent contraints à leur grand regret d'admettre que les sympathies des soldats commençaient à se détourner des partis révolutionnaires pour se porter sur le mouvement incarnant le redressement national, qu'on en vint à retirer le droit de vote aux militaires¹ et à leur interdire d'avoir une activité politique².

¹ Loi électorale du 27 avril 1920, paragraphe 2, alinéa 2 ; voir la thèse du juriste Patrick Oliver Heinemann, *Rechtsgeschichte der Reichswehr 1918-1933*, Paderborn, Schöningh, 2018.

² Loi militaire du 23 mars 1921, paragraphe 36, alinéa 1 et 2 (cette loi mettait en outre l'armée allemande en conformité avec les dispositions du traité de Versailles). Notons que l'article 176 de la Constitution weimarienne adoptée le 11 août 1919 ainsi que l'article 1 alinéa 3 du décret du 14 août 1919 signé du président social-démocrate Friedrich Ebert et du ministre social-démocrate de l'Intérieur Eduard David exigeaient de tout membre des forces armées qu'il ait fait serment d'allégeance aux valeurs de la République, ce qui signifiait déjà en soi qu'un militaire d'active ne pouvait pas être

Que le Centre catholique et les marxistes³ aient pris cette mesure était une évidence car, si on n'avait pas procédé à cette amputation des « droits civiques » — ainsi qu'on nommait après la révolution l'égalité des droits des soldats sur le plan politique —, l'État de novembre⁴ n'aurait plus existé quelques années plus tard, ce qui au demeurant aurait mis un terme au déshonneur et à l'opprobre dont était victime notre nation. L'armée était à cette époque en excellente voie pour débarrasser la nation de ceux qui suçaient son sang et qui faisaient le jeu de l'Entente au cœur même du pays. Cependant, que les soi-disant partis « nationalistes » aient eux aussi voté avec enthousiasme la révision de ce qu'avait été jusqu'alors la position idéologique des criminels de novembre⁵ et aient de ce fait contribué à neutraliser l'instrument d'un redressement national, voilà qui montra de nouveau à quoi peuvent conduire les conceptions éternellement doctrinaires de ces innocents entre les innocents. Cette bourgeoisie souffrant réellement de démence sénile pensait très sérieusement que l'armée allait redevenir ce qu'elle avait été, à savoir un bastion de la puissance allemande, alors que le Centre catholique et les marxistes ne visaient qu'à museler son redoutable mordant nationaliste sans lequel toute armée se trouve irrémédiablement réduite à une force de police n'ayant plus rien à voir avec des régiments en mesure de combattre face à l'ennemi ; ce que la suite des événements n'allait pas manquer de confirmer.

À moins que nos politiciens « nationalistes » n'aient cru que l'évolution de notre armée pouvait se faire sur un mode autre que nationaliste ? Cela ressemblerait foutrement à ces messieurs et provient du fait que, au lieu d'être soldats pendant la guerre, ils ont été des bavasseurs — ou si on préfère des parlementaires — n'ayant plus aucune notion de ce qui peut se passer dans la poitrine d'hommes auxquels un passé *extraordinairement* prodigieux rappelle qu'il fut un temps où ils étaient les premiers soldats du monde.

Je décidai donc⁶ de me rendre à la réunion précédemment évoquée de ce parti encore complètement inconnu, y compris de moi jusqu'à cette date.

Lorsque j'arrivai le soir à l'ancienne brasserie Sternecker à Munich, dans la salle dite « des *Leiber* »⁷ — elle possèdera plus tard pour nous une valeur historique⁸ —, je trouvai là environ vingt à vingt-cinq participants, pour l'essentiel issus des classes inférieures de la population.

membre d'un groupement prônant une politique hostile à l'État ; cependant certains événements comme le putsch Kapp-Lüttwitz avaient montré qu'il existait des transgressions.

³ La coalition gouvernementale dirigée par le chancelier social-démocrate Gustav Bauer (bloc rouge-noir) depuis le 21 juin 1919.

⁴ « *Novemberstaat* », terme méprisant pour désigner la République (instaurée le 9 novembre 1918 et signataire de l'armistice le 11).

⁵ « *Novemberverbrecher* » : ici les législateurs des débuts de la République qui avaient répondu favorablement à certaines exigences des Conseils de soldats afin que ces derniers ne soutiennent pas l'extrême gauche révolutionnaire.

⁶ Le 12 septembre 1919 ; en réalité Hitler n'a rien décidé du tout ; comme il nous l'a confié lui-même dans la première phrase du chapitre, c'est son supérieur, le capitaine Karl Mayr, qui lui a donné l'ordre de participer à la réunion.

⁷ « *Leiberzimmer* » ; *Leiber* était le nom familial donné aux soldats de la garde royale bavaroise ; suite à l'abdication de Louis III de Wittelsbach le 7 novembre 1918, la garde royale est dissoute ; ses anciens officiers prennent alors l'habitude de se retrouver à la brasserie Sternecker, dans la salle privative qui portera désormais leur nom.

⁸ C'est notamment là que Hitler tiendra ses premières permanences et que sera officiellement fondée la SA ; la pièce sera plus tard rebaptisée *Veteranensaal* (salle des vétérans) et deviendra un musée qui sera inauguré le 8 novembre 1933.

Ayant suivi les cours de Feder⁹, je connaissais sa conférence, ce qui me donna le loisir de me consacrer à l'observation de l'association elle-même.

L'impression qu'elle me fit ne fut ni bonne ni mauvaise : une nouvelle formation comme il y en avait tant d'autres. C'était alors justement l'époque où se sentait habilitée à lancer un nouveau parti toute personne qui n'était pas satisfaite de la façon dont les choses avaient évolué jusque-là et qui avait perdu toute confiance dans les partis existants. Aussi ces associations poussaient-elles partout comme des champignons pour disparaître quelque temps après sans tambour ni trompette. Ceux qui les créaient n'avaient la plupart du temps pas la moindre idée de ce que signifie faire d'une association un parti voire un mouvement. Ces formations s'asphyxiaient donc presque systématiquement d'elles-mêmes du fait de leur ridicule caractère petit boutiquier¹⁰.

Après environ deux heures d'écoute, j'aboutis au même verdict en ce qui concernait le « Parti allemand des travailleurs ». Je fus content quand Feder eut enfin conclu. J'en avais vu suffisamment et me disposai à partir lorsque l'annonce de l'ouverture du débat m'incita à rester un peu plus longtemps. Mais là encore tout ne fut que platitude jusqu'à l'intervention soudaine d'un « professeur »¹¹ qui commença par mettre en doute la pertinence du raisonnement de Feder pour ensuite — après une remarquable réplique de Feder — se placer brusquement sur le « terrain factuel », non sans toutefois recommander avec la plus grande insistance au jeune parti d'intégrer à son programme à titre de point essentiel la lutte pour la « séparation » de la Bavière d'avec la Prusse. L'homme soutenait impudemment que dans ce cas l'Autriche allemande en particulier ferait sur-le-champ bloc avec la Bavière, qu'alors la paix n'en serait que plus sûre, et d'autres absurdités du même genre. Je ne pus me retenir de demander à mon tour la parole et de dire à cet érudit ce que je pensais de son propos — avec pour heureux résultat que ce monsieur qui était intervenu avant moi s'éclipsa du local la queue basse, et ce avant même que j'aie terminé. Pendant mon discours, l'étonnement s'était lu sur le visage de ceux qui m'écoutaient ; alors que je m'apprêtais à dire bonne nuit et à me retirer, un homme s'empressa de me rejoindre, se présenta (je n'avais pas bien compris son nom), et me glissa un petit opusculé, manifestement une brochure politique, en me priant de ne pas omettre de la lire.

Cela me fit un grand plaisir, car voilà que je pouvais espérer apprendre à connaître l'ennuyeuse association d'une façon plus simple, autrement dit sans avoir la contrainte de continuer à assister à des réunions d'un aussi vif intérêt. Par ailleurs

⁹ Voir chapitre 8.

¹⁰ « *Spießherftigkeit* » : très exactement « *l'esprit petit-bourgeois, petit boutiquier, petit commerçant* » que dénonçait avec mépris Paul Claudel (cf. *Journal*, vol. 1, déc. 1919, à propos du « Bloc national » qui venait de remporter les législatives de novembre).

¹¹ Il s'agit d'Adalbert Baumann (1870- sans doute 1943), enseignant d'allemand dans le secondaire, fondateur en 1918 à Munich du « Parti citoyen démocratico-socialiste » (*Demokratisch-sozialistische Bürgerpartei*), un groupuscule qui accusait la Prusse d'être responsable de la déconfiture de l'Allemagne ; passionné de linguistique, Baumann avait publié vers 1915 plusieurs traités proposant une langue allemande simplifiée, d'apprentissage et d'usage faciles pour les populations des territoires colonisés, le *Wedde* (cf. Michael Adams, *From Elvish to Klingon. Exploring invented Languages*, Oxford, Univ. Press, 2011, pp. 43-44). Il tentera plus tard de convaincre le gouvernement nazi de l'intérêt de son projet, mais celui-ci ne trouvera pas d'écho.

cet homme, selon toute apparence un ouvrier¹², m'avait fait une bonne impression. Sur ce, je rentrais chez moi.

À l'époque, je logeais toujours à la caserne du 2^e régiment d'infanterie, dans une petite chambre qui portait encore très distinctement les traces de la révolution. Durant la journée, j'étais autre part, le plus souvent au 41^e régiment de chasseurs, ou encore à des réunions, à des conférences pour d'autres unités, etc... Il n'y avait que la nuit que je dormais dans mon logis. Étant accoutumé à me réveiller tous les matins un peu avant cinq heures, j'avais pris l'habitude de m'amuser à émietter sur le plancher un restant de pain dur ou quelques croûtes¹³ pour les souris qui batifolaient dans la pièce et d'observer ces petites bestioles rigolotes en train de se chamailler pour ces quelques gâteries. J'avais tant été dans le besoin durant mon existence que je ne pouvais que trop bien me représenter la faim des petites créatures, et dans la foulée la délectation qu'elles éprouvaient¹⁴.

Au matin qui suivit cette réunion, j'étais encore une fois vers cinq heures allongé éveillé sur mon bat-flanc¹⁵ à les regarder se livrer à leur ballet. Ne pouvant plus dormir, je me rappelai subitement la soirée de la veille et repensai à l'opuscule que m'avait remis l'ouvrier. Je me mis à le lire. Il s'agissait d'une petite brochure dans laquelle l'auteur — qui n'était autre que cet ouvrier — décrivait comment il en était revenu à des conceptions nationalistes après avoir échappé à la jungle de la phraséologie marxiste et syndicale ; d'où le titre « Mon éveil politique ». À partir du moment où j'eus commencé, je lus le fascicule avec intérêt jusqu'au bout ; en effet, en lui se traduisait une évolution que j'avais eu semblablement à vivre dans ma propre chair douze ans auparavant. Involontairement, je vis revivre devant moi mon parcours personnel. Je réfléchis encore plusieurs fois à la chose durant la journée et m'apprêtais finalement à laisser tomber lorsque, moins d'une semaine plus tard¹⁶, je reçus à mon grand étonnement une carte postale dont la teneur était qu'on envisageait mon admission au sein du Parti allemand des travailleurs¹⁷ ; on me demandait

¹² Il s'agit d'Anton Drexler (1884-1942), mécanicien dans un atelier de chemin de fer et fondateur en janvier 1919, avec le journaliste Karl Harrer (1890-1926), du Parti allemand des travailleurs (*Deutsche Arbeiterpartei* = DAP) ; l'opuscule qu'il remet à Hitler avait pour titre *Mein politisches Erwachen* (« Mon éveil politique », cf. Pierre-André Taguieff, *La Judéophobie des modernes*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 332) ; Hitler évincera progressivement les deux hommes.

¹³ La traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr) nous parle ici (p. 113, § 3) de « *pain dur ou de viande* », ce qui relève d'une navrante confusion entre *Rinde* (croûte) et *Rind* (viande de bœuf).

¹⁴ On sait que le gouvernement national-socialiste promulguera le 24 novembre 1933 une loi pour la protection des animaux (*Reichstierschutzgesetz*) qui ira même jusqu'à impacter la recherche médicale ; cf. Daniel Jütte, *Von Mäusen und Menschen. Die Auswirkungen des nationalsozialistischen Reichstierschutzgesetzes von 1933 auf die medizinische Forschung an den Universitäten Tübingen, Heidelberg, Freiburg im Breisgau*, Stuttgart, Geschichtswettbewerb Körber Stiftung, 2001 ; Stefan Discherl, *Tier- und Naturschutz im Nationalsozialismus*, Göttingen, V&R unipress, 2012. À relever : pour récompenser les amis des animaux particulièrement méritants, une médaille sera créée sur laquelle apparaissait le visage du *Führer* entouré de l'inscription « *Ich bin ein entschiedener Gegner der Tierquälerei* » (*Je suis résolument opposé à toute maltraitance animale*).

¹⁵ « *Klappe* » ; La traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr) dit « *dans ma mansarde* » !?!

¹⁶ « *noch keine Woche später* » ; donc pas « *quelques semaines plus tard* » comme le veut la traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr, p. 113, avant dernière ligne du § 4) ressassée par la plupart des hitlérologues français, y compris l'excellent Lionel Richard (en 2000 dans *D'où vient Adolf Hitler ?* et encore en 2014 dans *Malheureux le pays qui a besoin d'un héros* : « [...] *le voici qui reçoit, quelques semaines après, une carte postale...* »).

¹⁷ La traduction « classique » dit : « *que j'étais admis dans le parti...* » ; la formulation a à juste titre fait réagir Lionel Richard (*D'où vient Adolf Hitler ?*, p. 142) : « *Mais comment ne pas s'étonner de ce genre de récit dans Mon combat ? Comment un parti peut-il annoncer à quelqu'un, par un courrier,*

de bien vouloir donner mon opinion à ce sujet et pour cela d'être présent le mercredi à venir à la séance du comité directeur du parti.

J'avoue avoir été plus que surpris par cette façon de « gagner » des adhérents ; je ne savais pas si je devais m'en offusquer ou en rire. Il n'était absolument pas dans mon intention de rejoindre un parti constitué attendu que je voulais créer le mien. Pas question donc que je consente à cette requête.

J'étais sur le point de faire parvenir ma réponse par écrit à ces messieurs lorsque, la curiosité l'emportant, je me décidai à me présenter au jour fixé afin d'exposer mes arguments de vive voix.

Le mercredi arriva. L'auberge où devait avoir lieu la fameuse séance était le « Altes Rosenbad » dans la Herrstraße¹⁸ ; c'était un local bien misérable où, selon toute apparence, on ne s'égarait que tous les trente-six du mois¹⁹. Rien d'étonnant à cela en 1919 ; en effet, la frugalité et la médiocrité des menus — y compris dans les restaurants plus côtés — n'avaient guère de quoi séduire. Pour ma part, je n'avais jusque-là jamais entendu parler de cet établissement.

Je traversai la salle à manger mal éclairée où il n'y avait pas âme qui vive, poussai la porte de la pièce adjacente, et me retrouvai face au « plenum ». Dans le clair-obscur d'une lampe à gaz à moitié déglinguée étaient assis à une table quatre jeunes gens, parmi lesquels l'auteur de la petite brochure qui me salua aussitôt avec la plus extrême cordialité et me souhaita la bienvenue en tant que nouveau membre du « Parti allemand des travailleurs ».

J'étais quelque peu décontenancé. On m'avisa de l'arrivée imminente du « président en titre du parti pour le Reich » et c'est pourquoi je décidai d'attendre pour faire ma déclaration. Celui-ci fit enfin son apparition. C'était l'homme qui avait dirigé la réunion de la brasserie Sternecker quand Feder avait fait sa conférence.

Entre-temps, la curiosité m'avait de nouveau saisi et j'attendais avec impatience ce qui allait advenir. Du moins cela me permit-il d'apprendre les noms de chacun de ces messieurs. Le président de l'« organisation pour l'ensemble du Reich » était un certain monsieur Harrer²⁰, celui pour le secteur de Munich, Anton Drexler.

On passa à la lecture du procès-verbal de la dernière séance et vota la confiance au secrétaire. Puis ce fut le tour du rapport du trésorier — l'association possédait en tout et pour tout sept marks et cinquante pfennigs — pour lequel celui-ci reçut l'assurance

qu'il est accepté comme membre alors qu'il n'en a jamais fait la demande ? Et pourquoi l'inviter à s'entretenir de son adhésion, puisque celle-ci lui a déjà été octroyée ? L'épisode est abracadabrant ». Toutefois, même si « tout paraît s'être déroulé bien différemment » comme le précise ensuite Lionel Richard, il faut dire à la décharge de Hitler qu'il ne prétend pas dans *Mein Kampf* qu'il a été admis mais simplement qu'on a envisagé son admission ; cette nuance est apportée par l'emploi du subjonctif II, *aufgenommen wäre* (édition de référence, p. 240, 1ère ligne).

¹⁸ La rue se trouve dans le centre historique de Munich à quelque 300 mètres du célèbre *Hofbräuhaus* (on y trouve aujourd'hui l'hôtel Concorde et le Havana Club) ; l'auberge *Altes Rosenbad* a été détruite par les bombardements durant la guerre. À noter que dans traduction française « classique », une coquille de l'imprimeur (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampfr, p. 113, avant dernier §, ligne 1) a transformé la *Herrstraße* en « Hornstraße » ; depuis la première parution de cette traduction en 1934 (Jean Gaudefroy-Demombynes et Augustin Calmettes, Sorlot / Nouvelles Éditions Latines), nombre d'auteurs français perpétuent actuellement encore cette erreur alors qu'un simple report au texte original suffit pour la corriger.

¹⁹ « *alle heiligen Zeiten* » : expression familière bavaro-autrichienne n'ayant rien à voir avec « les occasions les plus solennelles » évoquées par la traduction « classique ».

²⁰ Cf. note 12 ; Karl Harrer n'était en réalité qu'un fantôme pour lequel Hitler n'éprouvera jamais la moindre considération en raison notamment de sa frilosité à transformer le parti en un mouvement de masse ; il perdra toutes ses fonctions début 1920 et sera effacé de l'histoire de la NSDAP (cf. Roger Repplinger, « Karl Harrer. Wie die NSDAP den Gründer der DAP aus dem Gedächtnis löscht », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 12 / 2014, pp. 997-1012).

de la confiance de tous. Cela fut porté au procès-verbal. Le premier président procéda alors à la lecture des réponses faites à une lettre en provenance de Kiel, à une de Düsseldorf et à une de Berlin, qui furent approuvées à l'unanimité. Puis on donna communication du courrier nouvellement arrivé : une lettre de Berlin, une de Düsseldorf, une de Kiel, dont la réception parut être source de grande satisfaction. Cette augmentation des échanges épistolaires fut interprétée comme le signe parfait et manifeste de l'influence croissante du « Parti allemand des travailleurs », et là... — là eut lieu une longue délibération quant aux nouvelles réponses à établir...

Atroce, atroce ! Ces gens-là étaient des clubistes de la pire espèce. Et c'est justement dans ce club qu'on me proposait d'entrer ?

On en vint enfin à discuter des nouvelles admissions, autrement dit : on s'occupa de mon embrigadement.

Je me mis à poser quelques questions — mais hormis une petite liste de directives, c'était le vide ; pas de programme, pas de prospectus, absolument rien d'imprimé, pas de carte de membre, pas même un pauvre petit tampon ; de toute évidence rien que de la bonne foi et de la bonne volonté.

Je n'avais plus envie de sourire car ceci était-il autre chose que le signe caractéristique du total désarroi et du complet découragement vis-à-vis des partis traditionnels, de leurs programmes, de leurs intentions, et de leur activité ? Ce qui rassemblait là ces quelques jeunes gens pour une entreprise apparemment si ridicule, ce n'était que l'épanchement de leur voix intérieure qui — à coup sûr plus par instinct que consciemment — leur faisait comprendre que les partis traditionnels dans leur ensemble n'étaient plus qualifiés pour redresser la nation allemande et soigner les maux qui la rongeaient. Je lus rapidement la liste des directives qui était tapée à la machine et y découvris plus de tâtonnement que de certitude. Il y avait là beaucoup de flou et d'ambiguïté, bien des choses avaient été omises, toutefois rien n'était présent qui n'ait pas pu être considéré comme le signe d'une prise de conscience qu'il fallait mener la lutte²¹.

Ce que ces personnes ressentaient, je le savais parfaitement : c'était le rêve d'un mouvement²² nouveau, censé être plus qu'un parti au sens traditionnel du mot.

En rentrant ce soir-là à la caserne, je m'étais déjà forgé mon jugement quant à cette association.

Je me trouvais face à la question la plus épineuse de mon existence : devais-je adhérer ou devais-je refuser ?

La raison m'aurait conseillé de refuser mais je ne cessais d'être sentimentalement tourmenté ; plus je me m'ingéniais à me remettre en tête tout ce que ce club avait d'insensé, plus mon côté sentimental plaidait en sa faveur.

Grand fut mon trouble durant les jours qui suivirent.

²¹ La traduction française « classique » (cf. www.abbc3.com/historia/hitler/mkampfr), très approximative pour l'ensemble du passage (p. 114, lignes 28 à 30), indique le contraire : « *bien des choses manquaient, et surtout l'esprit de lutte* ».

²² « *Bewegung* » ; la notion de « mouvement » sera dans un premier temps le credo de Hitler qui la choisira pour se démarquer des « vieux » partis d'emblée disqualifiés en raison de leur rigidité clanique et leur immobilisme politique ; le *Mouvement* national-socialiste (*NS-Bewegung*) se présentera comme le moteur du réveil (*Erwachen*) et de la mise en action de l'ensemble de la société allemande (cf. Hermann Rauschnig : « *Le national-socialisme, c'est du mouvement pur et simple, du dynamisme à valeur absolue* », in *La Révolution du nihilisme* [1938], trad. fr. Paris, Gallimard, 1939, p. 42). Les choses changeront à partir du moment où s'instaurera la suprématie de la SS qui fixera « l'État total », conception exposée par le professeur de droit Ernst Forsthoff dans son livre *Der totale Staat* ; autour du noyau du « Parti national-socialiste » (*NS-Partei*) graviteront une flopée d'organisations stratificatrices exerçant leur emprise sur l'ensemble de la société allemande (cf. T. Feral, *Le National-socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, pp. 92-93).

Je me mis à réfléchir tous azimuts. Être politiquement actif, il y avait belle lurette que j'y étais résolu ; que cela puisse uniquement se réaliser dans un nouveau mouvement, voilà qui était également évident ; simplement, l'impulsion qui m'aurait permis de passer à l'acte m'avait jusqu'alors toujours fait défaut. Je ne faisais pas partie de ces gens qui entament aujourd'hui une chose pour la laisser tomber demain et si possible passer à une autre. C'était précisément entre autres cette conviction qui constituait le motif essentiel pour lequel il m'était si difficile de me décider à rejoindre une nouvelle formation de ce type qui devrait obligatoirement soit être une réussite absolue, soit en toute logique carrément s'effacer de la scène. Je savais que ce serait pour moi une décision définitive qui ne souffrirait jamais de « retour en arrière ». Ce n'était donc pas à mes yeux un jeu passager mais tout ce qu'il y avait de plus sérieux. À cette époque déjà, j'éprouvais une aversion instinctive pour les gens qui entreprennent à tout-va sans jamais mener quoi que ce soit à son terme. Je détestais ces aventuristes. Je considérais l'activité de pareils individus comme plus néfaste que de ne rien faire.

Il me sembla que c'était alors le destin lui-même qui m'indiquait le chemin à prendre. Je n'aurais jamais rejoint un des grands partis existants et expliquerai ultérieurement pour quels motifs précis. Ce groupuscule ridicule d'à peine quelques membres me parut posséder l'atout de ne pas encore être figé en « organisation », offrant de ce fait à une individualité la possibilité d'une réelle activité propre. Ici, il était encore possible de travailler, et plus le mouvement était petit, plus il était envisageable de le façonner de manière adéquate. Ici, on pouvait encore définir la substance, le but et la voie à suivre, ce qui était exclu d'emblée dans les grands partis existants.

Plus je passais de temps à essayer d'y réfléchir, plus grandissait en moi la conviction que c'était précisément sur la base d'un tel petit mouvement que pouvait dans l'avenir être mis sur pied le redressement de notre nation — mais jamais plus en s'en remettant aux partis politiques parlementaires beaucoup trop passéistes, voire agissant dans le sens des intérêts de la nouvelle gouvernance²³. De fait, ce dont il s'agissait maintenant, c'était de proclamer une nouvelle vision du monde et non de lancer un nouveau slogan électoral.

Autant dire que c'était une résolution infiniment délicate que de vouloir concrétiser cet objectif.

De quels prérequis pouvais-je donc me prévaloir pour m'atteler à cette tâche ?

Que je sois dépourvu de ressources et pauvre me paraissait encore ce qu'il y avait de plus facile à supporter ; par contre, ce qui était plus grave, c'était que je faisais tout simplement partie des anonymes ; je n'étais qu'un malheureux bougre parmi ces millions que le hasard laisse tout bonnement vivre ou arrache à l'existence sans même que leur entourage immédiat daigne en prendre note. À cela s'ajoutait encore la difficulté résultant inévitablement de mon manque de diplômes.

Au demeurant, c'est toujours avec une condescendance véritablement sans limites que la soi-disant « intelligentsia » pose son regard sur celui qui n'a pas suivi le parcours éducatif obligé et ne s'est pas fait injecter la science indispensable. On ne pose jamais la question : *de quoi l'individu est-il capable*, mais : *qu'a-t-il appris ?* Pour ces « érudits », le pire corniaud, pour peu qu'il soit empaqueté dans suffisamment de diplômes, a plus de valeur que le plus brillant jeune homme dépourvu de ce précieux emballage. Il ne m'était donc pas difficile de m'imaginer l'opposition que

²³ Remarquable présentation du spectre des partis sous Weimar et de leur action chez Georges Castellan, *L'Allemagne de Weimar*, Paris, Colin, 1972, chap. 3. ; voir aussi Rita Thalmann, *La République de Weimar*, Paris, PUF, 1995, et Christian Baechler, *L'Allemagne de Weimar*, Paris, Fayard, 2007

j'allais rencontrer de la part de ce monde « érudit », et mon unique erreur en la matière a résidé dans le fait que je pensais à l'époque les gens meilleurs qu'ils ne le sont malheureusement pour une large part dans la réalité effective. Évidemment il existe des exceptions qui par essence rayonnent — comme partout — avec d'autant plus de flamboyance. Pour ma part, j'appris à cette occasion à toujours distinguer entre les éternels élèves et les individus réellement capables.

Au bout de deux jours de douloureuse réflexion et ruminant, je finis par être convaincu que je me devais de franchir le pas²⁴.

Ce fut la résolution la plus décisive de mon existence²⁵.

Je n'avais ni le pouvoir ni le droit de reculer²⁶.

J'adhérai donc au « Parti ouvrier allemand des travailleurs » et reçus une carte provisoire de membre portant le numéro : sept²⁷.

— Fin du chapitre 9 —

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / avril 2018

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires
qui l'accompagnent est autorisé sous réserve de la mention**

*T. Feral, Ce que dit réellement Mein Kampf,
www.quatre.com, avril 2018.*

²⁴ Voir sa lettre d'adhésion au Parti allemand des travailleurs in Eberhard Jäckel et Axel Kuhn, *Hitler : sämtliche Aufzeichnungen, 1905-1924*, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1980, p. 90.

²⁵ Dans *Hitler – Biographie* (Paris, Grasset, 1999, p. 72), François Delpla commente comme suit ce « grand débat de conscience » que vient d'évoquer le futur *Führer* : « *S'il voulait agir collectivement, il fallait bien commencer quelque part et, si cette organisation se révélait inefficace, il serait toujours temps d'en changer ou d'en créer une autre. Mais c'est probablement le fait même d'agir collectivement qui pose problème au rêveur qui, depuis sa sortie de l'école en 1905, assumait une marginalité volontaire, tempérée seulement par la conscience d'appartenir au peuple allemand et à la fraternité d'armes de 1914-18. Il va bien falloir soudain qu'il se mêle au vulgaire et se mette, au moins pour un temps, sur le même plan que lui, en consentant à n'être qu'un numéro.* »

²⁶ Hitler insistera sans cesse dans ses discours sur le fait qu'il n'était pas maître de ses décisions et que celles-ci lui étaient dictées par une force supérieure ; « *l'instrument de cette volonté divine qui façonne l'histoire* », dira de lui Goebbels („*Instrument jenes göttlichen Willens, der die Geschichte gestaltet*“, cit. in Claus-Ekkehard Bärsch, *Der junge Goebbels*, Munich, Fink, 2004, p. 96).

²⁷ Comme l'a précisé Lionel Richard ((*D'où vient Adolf Hitler ?*, p. 142), « *sa carte de membre, datée du 1^{er} janvier 1920, ne porte nullement le n° 7, mais le n° 555. Le trésorier avait fait commencer les adhésions au n° 501...* ». Sur cette carte, de couleur saumon, « Hitler » est orthographié « Hittler » avec un t barré ; plus tard sera imprimée une carte contrefaite portant le n° 7, ce qui vaudra au *Führer* en 1940 une lettre rectificative de la part d'Anton Drexler (doc. cit. in Ian Kershaw, *Hitler 1889-1936*, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1998, p. 171 ; édit. orig. London, Penguin, 1998 ; trad. fr. Paris, Flammarion, 1999).